

Question de survie

Steve Francoeur

Number 175, November–December 1994

Robert Morin

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59407ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Francoeur, S. (1994). Question de survie. *Séquences*, (175), 19–19.

LA VIDÉO, UNE QUESTION DE SURVIE

À 45 ans, Robert Morin s'amuse avec sa caméra vidéo. Il construit ses histoires dans sa salle de jeu; la Coop Vidéo de Montréal. Fondée en 1977, en collaboration avec Lorraine Dufour, la coop lui permet de créer ses «vues». Depuis le début des années 70, il a réalisé une trentaine de courts et longs métrages vidéos. Ses expérimentations ont commencé alors qu'il étudiait en communications, puis avec la collaboration du Vidéographe. Jusqu'à 1980 (avec Radio-Québec), il espère gagner sa vie en créant des bandes vidéos qui seraient diffusées à la télévision. Mais le système, toujours actuel, qui régit les réseaux de télédiffusion, ne lui donne pas accès aux ondes. Pour Morin, c'est la vidéo d'abord, ensuite le cinéma. «La vidéo, c'est la continuité du cinéma.» lance-t-il avec un large sourire. Morin crée son art, par le médium vidéo, à la manière des peintres. Une touche de rouge, une touche de bleu. Il ne s'est jamais privé pour dire ce qu'il a à dire, pour raconter ses histoires. C'est le cas de *Yes Sir madame!*, un vidéo à saveur politique pré-référendaire qu'il vient tout juste de terminer. Un point de vue subjectif, où la fiction se mélange à l'expérimentation à travers le commentaire de Morin. «Je me suis bien plus amusé avec *Yes Sir madame!* qu'avec *Windigo* où j'avais 60 personnes derrière moi, celui-là, je l'ai fait tout seul!» Robert Morin joue dans son coin avec ses «bebelles» et espère une plus grande ouverture de la télévision...

Steve Francœur



Robert Morin dans *Yes Sir madame!*

Séquences: La vidéo c'est la liberté pour vous?

Robert Morin: Oui, en général, j'utilise la vidéo comme du jazz... Dans le jazz, tu as des mélodies, une structure qui se cherche, il y a toujours une partie d'improvisation où la recherche se fait. Mais le film, c'est de la musique classique, ce n'est pas du jazz, c'est de la musique écrite. Dans la vie, je préfère le jazz à la musique classique, je me comprend mieux ainsi, c'est plus moi, «broche à foin»...

L'industrie du cinéma ne vous permet pas cette recherche?

Pas du tout! Elle ne sanctionne pas les expérimentations que je me permets en vidéo. C'est une industrie en déclin, conservatrice. Avec le temps, l'industrie du cinéma va mourir.

Au Québec ou aux États-Unis?

Au Québec, entre autres, c'est une industrie qui se fait manger de plus en plus par la télévision. Il y aura toujours de grosses productions, mais je ne pense pas que le cinéma durera longtemps. Lorsque la haute résolution vidéo s'installera véritablement, ça va lui donner un autre coup... Mais la vidéo est à même de créer la continuité du cinéma, elle crée déjà un passage.

Le voleur vit en enfer parle de l'aliénation, des efforts de survie, n'est-ce pas aussi celle du vidéaste?

Oui, quand j'ai tourné *Le Voleur vit en enfer* j'étais sur le B.S. C'est la frustration qui m'a poussé à faire des vues. Lorsqu'il y a dix personnes qui voient tes films, tu finis par tourner en rond, tu es pris dans ton ghetto... Par contre, *Le Mystérieux Paul* a un «happy end», le gars finit par dépasser sa schizophrénie, à vivre avec... C'est ce que je me suis dit, je vais continuer à tourner mes bandes, peu importe si elles ne sont pas vues. Pendant que je fais ça, je sauve de l'argent à la société, sinon, je serais à St-Jean-de-Dieu, je causerais d'autres problèmes...

Pourquoi si peu de gens se déplacent pour voir les vidéos?

Parce que la vidéo fait aussi partie du médium qu'est la télévision. Tu ne vas pas voir la télévision dans une

salle. Pourquoi la télévision n'achète pas de vidéos, c'est une autre question. Les gens ne vont pas voir de bandes au Cinéma Parallèle. Lorsque tu as le choix entre le visionnement d'un vidéo ou celui d'un film dans une salle, tu vas voir le film, c'est beaucoup plus adapté au grand écran. Les gens ne vont plus voir autant de films, ça leur coûte 50\$ pour une soirée... Alors entre un vidéo québécois et deux ou trois films américains de divertissement, le 50\$... Mes films et mes bandes sont davantage regardés en location vidéo ou à la télé qu'en salle. Il y a beaucoup plus de gens qui ont vu *Tristesse modèle réduit* ou *Requiem pour un beau sans cœur* lors de leur diffusion sur les ondes. Lorsque *Octobre* sera montré au petit écran, ç'aura quoi? Un million de cote d'écoute dans une soirée? La télévision, c'est vraiment là que ça se passe. Aussi, on remarque un problème chez le public, une sorte de manque de confiance. Ici, on est pris avec notre problème de colonisés. Lorsqu'on étudie les recettes du *box office*, on voit bien où l'on s'en va en tant que peuple. Être colonisé, c'est un état mental. Avant le festival de Cannes, avant que je me fasse estamper en France, les institutions ne me prenaient pas tellement au sérieux. Téléfilm Canada me traitait «d'expérimental» avec une bonne tape dans le dos. Je passais pour un «bum» du cinéma. A partir du moment où la France m'a reconnu, on a commencé à considérer Robert Morin un peu plus...

Concevez-vous plus en fonction de la télévision?

Oui. Mes vues, je les conçois en gros plans parce que je tourne surtout en vidéo; tu restes avec un tic nerveux. Mais ce n'est pas dans le but de le faire pour la télé. C'est que j'ai toujours tourné de cette façon.

Vous êtes-vous senti encouragé lorsque vous avez remporté «Les primes de la qualité» aux Rendez-Vous du Cinéma Québécois avec *Tristesse modèle réduit*?

Pas du tout, il ne s'est rien passé. D'abord, Morin c'est un fantôme pour tout le monde. Le film n'est pas sorti en salle parce qu'il est fait en vidéo, donc personne ne l'a vu... Il paraît que c'était drôle ce soir-là; je n'y étais pas, mais une comédienne m'a rapporté ce qui est arrivé.